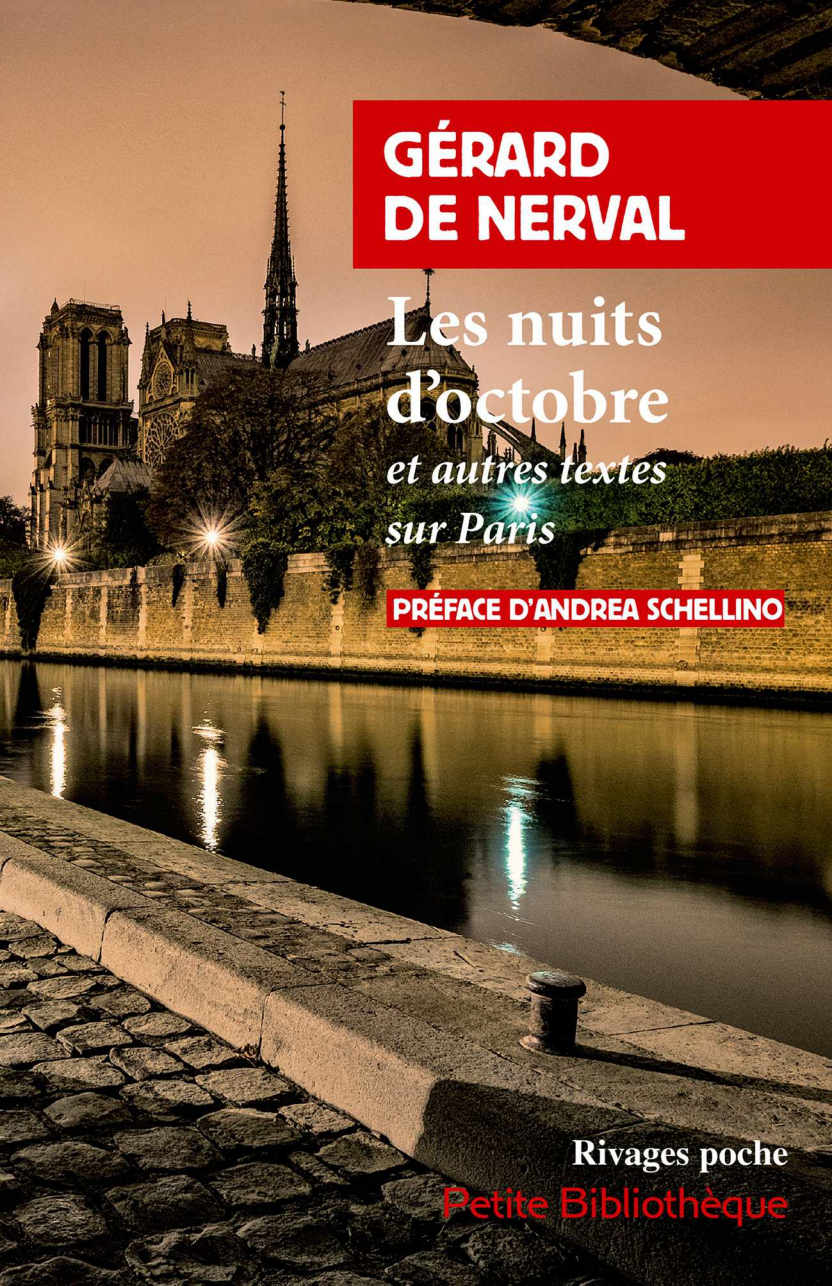

GÉRARD
DE NERVAL
Les nuits
d'octobre
et autres textes
sur Paris
PRÉFACE D'ANDREA SCHELLINO
Rivages poche
Petite Bibliothèque

Parues en 1852, *Les nuits d'octobre* renouent avec la tradition des grands promeneurs nocturnes. La « passion des grands voyages » éteinte, Nerval tourne son regard vers les « cercles inextricables de l'enfer parisien ». De Montmartre aux Halles, l'errance conduit le voyageur vers ces « planètes modestes » qui gravitent autour de la capitale.

D'autres lieux et souvenirs personnels se croisent dans les *Promenades et souvenirs*, publiés par Nerval en 1854. La présentation pittoresque de la vie en France et dans sa capitale transcende, anecdote après anecdote, la simple description réaliste. S'y découvre enfin l'onirisme envoûtant des dernières compositions de ce grand « rêveur en prose ».

Collection dirigée par Lidia Breda

Gérard de Nerval

Les nuits d'octobre

et autres textes sur Paris

Choix de textes, présentation et notes d'Andrea Schellino

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Rivages sur

editions-rivages.fr

contactez-nous à
editions@payotrivages.com

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraîne
ment des systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes
et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la
Directive (UE) 2019/790.

Couverture : iStock © Gehringj

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2026
pour la présente édition et la préface
62, avenue de Saxe, 75015 Paris

ISBN : 978-2-7436-6875-4

PRÉSENTATION

Avant d'être une « fête mobile », selon le mot d'Hemingway, Paris – et ses nuits – ont été le théâtre de récits d'égarement et de perdition. Les vingt-six morceaux des *Nuits d'octobre*, parus en octobre et novembre 1852, placent Nerval à la croisée de deux traditions parisiennes : l'une héritée des promeneurs du siècle des Lumières et de la Révolution, l'autre ouverte par les flâneurs nocturnes de la ville moderne.

Le voyageur des *Nuits d'octobre* revient de l'exotisme romantique : la « passion des grands voyages » éteinte, il explore désormais les « cercles inextricables de l'enfer parisien ». De Montmartre aux Halles, puis vers Meaux ou Crépy-en-Valois, son errance trace une géographie à la fois centrale et périphérique. Cette déambulation inspire une écriture mobile et rythmée, saturée de sensations et d'images.

Croquer la ville

Nerval s'inscrit dans une lignée de précurseurs illustres. Les reportages consacrés à la vie parisienne, avec ses tentations, ses obscurités et ses embûches, se diffusent dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Ils battront leur plein quelques décennies plus tard, à l'époque romantique. Louis-Sébastien Mercier, dans son monumental *Tableau de Paris*, publié en douze volumes entre 1782 et 1788, peint le bouillonnement de la capitale afin d'en saisir l'effervescence. « J'ai varié mon *Tableau* autant qu'il m'a été possible ; je l'ai peint sous plusieurs faces[1] », écrit-il, en comparant sa méthode à la prise instantanée d'un croquis.

Les Nuits de Paris (1788-1794) de Nicolas Restif de La Bretonne laissent la parole à un narrateur parcourant les nuitées parisiennes en quête de la vérité du peuple, « des filles, des femmes, des catins, des espions, des joueurs, des escrocs, des voleurs[2] ». Selon Restif, dont Nerval a été le biographe[3], la promenade nocturne porte au visible les existences cachées, et permet par là d'en pénétrer les vices : « Que de choses à voir quand les yeux sont fermés[4] ! » Cette nouvelle observation urbaine, prenant le relais des *Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau, qui s'éloigne

du chaos citadin, donne vie à une « littérature panoramique[5] ».

L'Hermite de la Chaussée-d'Antin, d'Étienne de Jouy, paru dans la *Gazette de France* d'août 1811 à mars 1814, rapporte au public friand d'anecdotes les impressions des quartiers de Paris, dont il interprète les us et coutumes, évoquant la population et les restaurants au goût du jour, les manies et les modes. Le réel menu se mêle, déjà, au merveilleux, car l'ermite dispose d'une lorgnette récupérée en Orient qui lui permet de scruter les vies des voisins à travers les murs.

La publication des « physiologies », dans les premières décennies du XIX^e^ siècle, fixe des types emblématiques, hauts en couleur et caricaturés, pour composer des ouvrages comme le *Muséum parisien* (1841) illustré par Gavarni et d'autres graveurs. Nerval participe avec une nouvelle, l'*Histoire véridique du canard*, aux péripéties du *Diable à Paris*, série publiée par l'éditeur Jules Hetzel en 1845-1846.

Le Paris de Nerval

En octobre et en novembre 1852, les lecteurs d'un hebdomadaire d'actualité, *L'Illustration. Journal universel*, découvrent un ensemble de vingt-six

courtes proses numérotées, intitulées *Les Nuits d'octobre*. Elles conduisent, au fil des déambulations erratiques du narrateur, du « centre rayonnant de Paris » aux villes de banlieue, notamment Pantin et Meaux. Ces cinq livraisons sont signées par Gérard de Nerval, nom de plume de Gérard Labrunie.

Né le 22 mai 1808 rue Saint-Martin, dans le quartier Saint-Merri, Nerval voit sa vocation littéraire se développer au contact des rues de Paris. Il fréquente le collège Charlemagne, où il a pour condisciple Théophile Gautier, puis l'impasse du Doyenné de la petite bohême. Il séjourne au château des Brouillards, à Montmartre, où il est interné en 1841 lorsque ses crises s'aggravent. Paris fournit le décor et l'âme de plusieurs écrits de Nerval : en mai 1844, il publie dans *L'Artiste* deux articles sur « Le boulevard du Temple ». Le recueil des *Promenades et souvenirs* (décembre 1854-février 1855) comprend, entre autres, un texte sur « La butte Montmartre ». La manière nervalienne de saisir les contours d'une ville étroitement liée à son expérience personnelle procède par les traces de la promenade, qui permet de « reprendre pied sur le réel[6] ».

Grand voyageur, qui a sillonné l'Italie et l'Allemagne mais aussi le Proche-Orient (Beyrouth, Chypre, Constantinople, Rhodes), Nerval recueille

ses impressions dans des chroniques et dans son *Voyage en Orient* (1851). Mais son imagination se nourrit également des foyers de la France historique et légendaire, comme le Valois.

À l'automne de 1852, lorsque paraissent *Les Nuits d'octobre*, il entre dans la phase la plus sombre de sa vie. Épuisé et miséreux, hôte régulier de la clinique du docteur Blanche à Passy, Nerval se consacre néanmoins à ses œuvres majeures, les nouvelles recueillies dans *Les Filles du feu* (janvier 1854) et *Aurélia ou le Rêve et la Vie* (1855). L'issue tragique de sa vie rappelle que la capitale est pour lui devenue un destin, un lieu nocturne, d'où l'on ne revient plus : le 26 janvier 1855, il se donne mystérieusement la mort en se pendant à une grille de la rue de la Vieille-Lanterne (où se trouve aujourd'hui le Théâtre de la Ville – Sarah-Bernhardt).

« Capharnaüm »

Les Nuits d'octobre proposent un itinéraire divagant où s'entrecroisent des orientations parfois contradictoires, dans la tradition du récit excentrique. Des scènes marginales de Montmartre (la butte, les carrières) aux sociabilités du Palais-Royal, la circulation du narrateur et de son « ami

flâneur », hérité du *Neveu de Rameau* de Diderot, semble s'enfoncer dans les entrailles de Paris. Nous pénétrons avec les deux personnages au cœur de la ville grouillante et populaire, des Halles qui ne connaissent pas encore les pavillons Baltard, des recoins sombres qui l'entourent, des cafés et des goguettes louches – jusqu'à « Pantin », le « Paris obscur » et « canaille ».

Nerval teinte son récit, sous l'ombre du poème dantesque, d'une coloration satanique. « Ce n'est pas là l'enfer », dit le compagnon au narrateur avant de sortir d'un rôtisseur : « C'est tout au plus le purgatoire. Allons plus loin. » Ce labyrinthe, laissant les hommes s'agiter dans un décor monumental, accueille une sociologie infernale, où le promeneur fait l'épreuve des expériences les plus singulières. Émerge ainsi l'archive mouvante d'un palimpseste architectural et social.

L'année 1852 est une date frontière pour la ville de Paris : la loi sur l'expropriation inaugure les travaux du baron Haussmann, qui sera nommé préfet en 1853. Le « vieux Paris n'est plus », écrira Baudelaire quelques années plus tard dans « Le Cygne », regrettant une capitale devenue, en si peu de temps, « un tohu-bohu, un Capharnaüm, une Babel[7] ». *Les Nuits d'octobre* témoignent d'un moment charnière, particulièrement fragile, de la topographie parisienne et des

imaginaires que la littérature et les arts du mitan du siècle y associent.

L'ancien « promeneur » devient « flâneur » (ou « rôdeur »), interprète d'une société absorbée par des plaisirs collectifs et uniformes, alors que l'« observateur passionné » connaît l'« immense jouissance [...] d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini[8] », comme l'écrira Baudelaire.

Fuir et se retrouver dans le rêve

À la lisière du jour, le vagabondage urbain s'achève ; le narrateur abandonne les « diables avinés » dont il a croisé le chemin. Il leur préfère la route de Meaux et des « planètes modestes ». Ce mouvement vers une périphérie proche pourrait sembler démentir l'antivoyage que Nerval a conduit jusque-là. Pourtant, l'itinéraire profond ne diffère guère : les nouveaux « rails du chemin de Strasbourg » prolongent le cheminement de la mémoire vers le rêve.

Nerval laisse libre cours à sa veine *fantaisiste*, à une imagination qui hante la représentation et la perception. La vision piranésienne qui ouvre « Capharnaüm » prélude aux chants des gnomes qui s'amusent à troubler son esprit. Les aventures